

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **86 (1959)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231551>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En ancien français, la forme primitive de « toit » était *teit*. C'est cette forme-là qui, dans les patois, a perduré à travers les siècles. Ils disent encore *tei*, que l'on écrit aussi *tai* ou *tâi*.

Sous des formes diverses : *topin*, *tupin*, *toupin*, *tepin*, *teupin*, le vieux français désignait un pot de terre. Banni du français moderne, ce mot survit dans le français régional (*toupin*) et, naturellement, dans les patois (*tepin*, *toupin*, *topin*). Il y a pris un sens supplémentaire, celui de « grande clochette de vache bombée au milieu et rétrécie vers son ouverture ». Dérivé : *toupine* (patois : *tepena*, *toupena*, *tupena*).

Lorsque, dans un échange, les objets ne sont pas de valeur égale, la compensation en argent se nomme en patois la *torna*, *touârna* ou *touêrna*. Il en est de même en cas de partage si les lots sont de valeur inégale. En français régional *tourne*. Ce terme, qui tend à tomber en désuétude, est ignoré du français moderne, mais existait en vieux français : on disait *torne*.

Dans sa gracieuse pièce de vers intitulée *Lo Taleint (Por la veillâ*, p. 121), Jules Cordey écrivait :

*Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Reinvesâve la Tor de Gause.*

(Entre autres exploits imaginaires, le Talent renverserait la « Tour » de Gourze). L'ancien français disait *tur* ou *tor*, et le patois dit *tor* encore aujourd'hui.

En ancien français, le *troil* était un pressoir (autres formes : *truil*, *truit*), et *troillier* signifiait presser. Plus tard, le mot *troil* est devenu « treuil » et son sens aussi s'est modifié. Mais les patois, une fois de plus fidèles au passé, ont conservé et les mots et leur

signification primitive. Ils y ont même ajouté de nombreux dérivés. Ils disent : *tru*, *truit*, *troué*, *triyé*, etc., pressoir ; *troillet*, petit pressoir ; *troilli*, presser ; *troillâre*, pressureur ; *troillâ*, pressurée ; *troilletta*, petite pressurée ; *troillu*, moût extrait de la dernière pressée. Plusieurs de ces mots ont passé en français romand : *tru*, *truit* (d'où le nom de famille *Dutruit*), *troiller*, *troillée*, *troillage*, *troillu*, etc.

En France, au moyen âge, on ne disait pas « tuile », mais *tiule* ou *tieule*. Plus tard, le *u* de *tiule* a passé devant le *i*. Si, disant *tiola*, les patois n'ont pas imité le français, ils se différencient pourtant de l'ancien français par le *o* qui, chez eux, prend la place de *u* ou de *eu*. Dérivés : *tiolei*, tuilier et *tioleire*, tuilerie, en français régional *tuilière*. Le mot *tioleire* a joué un rôle important en toponymie : il a donné son nom à la commune vaudoise des *Thioleyres*, sans compter nombre de hameaux et de maisons isolées.

On se rappelle comment, dans *l'Épître au Roy pour avoir été dérobé*, Clément Marot raconte sa mésaventure : « Ce Monsieur-là (Syre) c'estoit moy-mesme, Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme, Quand je me vey sans honneste *vesture*... » Marot écrivait cela en 1521. Au moyen âge, on orthographiait *vesteüre*. En français moderne, le mot *vêtire* existe encore, mais n'a plus qu'une signification très restreinte : prise d'habit d'un religieux ou d'une religieuse, tandis qu'en ancien français il avait le sens général de « vêtement ». Or, ce sens général se retrouve inchangé dans le patois *vetire*.